

— MÉMOIRES —

VICTOR HUGO

Journal

1830 - 1848

publié et présenté par

HENRI GUILLEMIN

DU PASSÉ

POUR SERVIR

nrf
GALLIMARD

— AU TEMPS PRÉSENT —

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

AVANT-PROPOS

Le livre des Choses vues est justement célèbre ; mais on ignore trop que ce titre, bien trouvé, n'appartient point à Victor Hugo. C'est Paul Meurice qui, préparant l'ouvrage, en inventa le titre comme il imagina, plus tard (1902), d'appeler, moins heureusement, Dernière Gerbe le choix qu'il avait fait, pour le centenaire du poète, dans l'énorme réserve de ses vers encore inédits — laissant irrévélées beaucoup d'autres œuvres.

Ce que Victor Hugo avait envisagé de publier, c'était un volume intitulé Pages de ma vie, qu'il avait même, en mai 1881, annoncé sur la couverture de ses Quatre Vents de l'esprit. Et sans doute se proposait-il de puiser, pour constituer ce livre, et dans l'amas de feuilles volantes qu'il groupait sous la rubrique : Faits contemporains et souvenirs personnels, et dans ce Journal qu'il avait tenu, quotidiennement, du 20 juillet 1846 au 23 février 1848. Il y avait là, comme l'indiquait une note de sa main, « l'Histoire au jour le jour ». Et déjà, en 1834, dans Littérature et philosophie mêlées, Hugo avait livré au public deux séries d'observations et de remarques, les unes datant de ses années 1819-1820 (Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune jacobite de 1819), les autres de 1830-1831 (Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830). Après 1830, et jusqu'en juillet 1846, le poète ne s'est point astreint à tenir un journal de sa vie, mais, de temps à autre, il prenait des notes, quelquefois très courtes, parfois aussi d'une grande ampleur, rarement sur lui-même, presque toujours sur les faits et les hommes auxquels se trouvait mêlé son destin.

J'ai pensé qu'il serait précieux, et instructif, de rassembler tout cela, pour les années 1830-1847 et jusqu'aux premières heures de la révolution de Février. Il y a des années creuses. Rien en 1833 ; quelques textes à peine en 1834 ; un seul en 1835 comme en 1836 ; trois en 1837 ; deux en 1838 ; puis les observations se multiplient à partir de 1839 et, en 1846-1847, c'est l'abondance. Les derniers documents datés qu'on lira dans ce volume s'ajustent directement à ceux qui ouvrent les Souvenirs personnels (1848-1851) publiés en 1952.

Il convenait d'abord de revoir, ligne à ligne, les Choses vues, où P. Meurice et G. Simon ont pris, avec les manuscrits qu'ils avaient sous les yeux, d'étonnantes libertés, supprimant, modifiant, sans

prévenir, émondant le texte de Victor Hugo avec une autorité qui nous laisse confondus. Des notes de 1844 sont par eux reportées en 1842 parce qu'elles y seront, à leur gré, plus utilement mises en valeur, et, pour des raisons mystérieuses, tel développement, coupé en deux, fournit à l'édition deux fragments disjoints, dont l'un est situé quatre pages avant l'autre; abolis, les détails estimés choquants ou tels « rêves » (24 mai, 31 décembre 1847) dont le poète a voulu garder le souvenir, mais que ses éditeurs préférèrent dérober à nos regards; dans le récit des funérailles de Napoléon, c'est un joyeux — mais discret — cliquetis de ciseaux: la censure en plein travail; il eût été impie, également, d'avouer que Victor Hugo, devant le duc de Saxe-Weimar, en septembre 1844, s'était aventuré jusqu'à dire: « Si je n'étais pas Français, je voudrais être Allemand [etc.] »; quant au procès Lecomte, la comparaison du manuscrit et de l'imprimé révèle un affreux massacre: des longues pages attentives que le pair de France consacre à l'affaire, il reste, dans les Choses vues, un petit arrangement-maison, dont on néglige de nous avertir qu'il n'a plus guère de ressemblance avec le récit authentique.

Seconde opération: la recherche, de-ci de-là, dans les « Reliquats », les « Historiques » et à travers le Tas de pierres, des fragments dilacérés de cette « histoire au jour le jour »; leur contrôle sur l'autographe, leur classement chronologique.

Enfin, dans le vaste stock des feuillets écartés, on ne sait pourquoi, de l'édition « définitive » des Œuvres complètes de Victor Hugo, le pointage, la transcription, la mise en ordre des éléments qui font partie de ce Journal intermittent.

Les Choses vues contiennent environ deux cents textes ou fragments relevant de la période qui nous occupe. Le présent Journal (sans compter les quatre-vingts textes du Journal d'un révolutionnaire de 1830) en rassemble quelque six cent trente.

J'ai fait précéder d'un astérisque tous les documents qu'il m'a été donné d'adjoindre à ceux que nous connaissions déjà; les uns voient ici le jour pour la première fois, les autres se trouvaient épars dans les inédits de Pierres (1951).

H. G.

FAITS CONTEMPORAINS

7 mars, minuit.

On joue *Hernani* au Théâtre-Français depuis le 28¹ février. Cela fait chaque fois cinq mille francs de recette. Le public siffle tous les soirs tous les vers ; c'est un rare vacarme, le parterre hue, les loges éclatent de rire. Les comédiens sont décontenancés et hostiles ; la plupart se moquent de ce qu'ils ont à dire. La presse a été à peu près unanime et continue tous les matins de railler la pièce et l'auteur. Si j'entre dans un cabinet de lecture, je ne puis prendre un journal sans y lire : « Absurde comme *Hernani* ; monstrueux comme *Hernani* ; niais, faux, ampoulé, prétentieux, extravagant et amphigourique comme *Hernani*. » Si je vais au théâtre pendant la représentation, je vois à chaque instant, dans les corridors où je me hasarde, des spectateurs sortir de leur loge et en jeter la porte avec indignation.

Mlle Mars joue son rôle honnêtement et fidèlement, mais en rit, même devant moi. Michelot joue le sien en charge et en rit, derrière moi. Il n'est pas un machiniste, pas un figurant, pas un allumeur de quinquets qui ne me montre au doigt.

Aujourd'hui, j'ai dîné chez Joanny² qui m'en avait prié. Joanny joue Ruy Gomez. Il demeure rue du Jardinot, n° 1, avec un jeune séminariste, son neveu. Le dîner a été grave et cordial. Il y avait des journalistes, entre autres M. Merle, le mari de Mme Dorval. Après le dîner, Joanny, qui a des cheveux blancs les plus beaux du monde, s'est levé, a empli son verre et s'est tourné vers moi. J'étais à sa droite. Voici littéralement ce qu'il m'a dit (je rentre, et j'écris ses paroles) :

« — Monsieur Victor Hugo, le vieillard maintenant ignoré, qui remplissait, il y a deux cents ans, le rôle de Don Diègue dans *Le Cid* n'était pas plus pénétré de respect et d'admiration devant le grand Corneille que le vieillard qui joue Don Ruy Gomez ne l'est aujourd'hui devant vous. »

* A quoi bon avoir sifflé *Hernani*? Empêche-t-on l'arbre de verdier en en écrasant un bourgeon³?

24 juillet.

* Aujourd'hui, à huit heures du soir, au moment où un magnifique soleil se couchait derrière l'arc de l'Étoile, j'ai vu deux charmantes Anglaises, avec des figures comme un grand poète n'en saurait rêver de plus belles, qui toutes deux dessinaient sur leur album un ridicule moulin d'un faux gothique qu'on a bâti sur le terrain Beaujon. Elles admiraient donc cela ! J'en ai eu une peine réelle. Si belles, s'extasient pour si peu ! Si jamais elles lisent ceci, j'espère qu'elles auront honte. Elles étaient toutes deux en deuil, sans doute pour George IV. Un jeune homme les accompagnait.

AOÛT¹

Après juillet 1830, il nous faut la chose *république* et le mot *monarchie*.

A ne considérer les choses que sous le point de vue de l'expédient politique, la révolution de juillet nous a fait passer brusquement du constitutionnalisme au républicanisme. La machine anglaise est désormais hors de service en France ; les whigs siègeraient à l'extrême droite de notre Chambre. L'opposition a changé de terrain comme le reste. Avant le 30 juillet, elle était en Angleterre ; aujourd'hui, elle est en Amérique.

Les sociétés ne sont bien gouvernées en fait et en droit que lorsque ces deux forces, l'intelligence et le pouvoir, se superposent. Si l'intelligence n'éclaire encore qu'une tête au sommet du corps social, que cette tête règne ; les théocraties ont leur logique et leur beauté. Dès que plusieurs ont la lumière, que plusieurs gouvernent ; les aristocraties sont alors légitimes. Mais lorsque enfin l'ombre a disparu de partout, quand toutes les têtes sont dans la lumière, que tous régissent tout. Le peuple est mûr à la république ; qu'il ait la république.

Tout ce que nous voyons maintenant, c'est une aurore. Rien n'y manque, pas même le coq.

La fatalité, que les anciens disaient aveugle, y voit clair et raisonne. Les événements se suivent, s'enchaînent et se déduisent dans l'histoire avec une logique qui effraie. En se plaçant un peu à distance, on peut saisir toutes leurs démonstrations dans leurs rigoureuses et colossales proportions ; et la raison humaine brise sa courte mesure devant ces grands syllogismes du destin.

Il ne peut y avoir rien que de factice, d'artificiel et de plâtré dans un ordre de choses où les inégalités sociales contrarient les inégalités naturelles. L'équilibre parfait de la société résulte de la superposition immédiate de ces deux inégalités.

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

Donneurs de places ! preneurs de places ! demandeurs de places ! gardeurs de places ! C'est pitié de voir tous ces gens qui mettent une cocarde tricolore à leur marmite.

Napoléon l'avait bien dit. Marmont est perdu. Marmont a une balafre à l'honneur.

Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme et une grande chose : Napoléon et la liberté. A défaut du grand homme, ayons la grande chose.

Il y a, dit Hippocrate, l'inconnu, le mystérieux, le *divin* des maladies. *Quid divinum*. Ce qu'il dit des maladies, on peut le dire des révolutions.

La dernière raison des rois, le boulet. La dernière raison des peuples, le pavé.

Je ne suis pas de vos gens coiffés du bonnet rouge et entêtés de la guillotine.

Pour beaucoup de raisonneurs à froid qui font après coup la théorie de la Terreur, 93 a été une amputation brutale, mais nécessaire. Robespierre est un Dupuytren politique. Ce que nous appelons la guillotine n'est qu'un bistouri.

C'est possible. Mais il faut désormais que les maux de la société soient traités, non par le bistouri, mais par la lente et graduelle purification du sang, par la résorption prudente des humeurs extravasées, par la saine alimentation, par l'exercice des forces et des facultés, par le bon régime. Ne nous adressons plus au chirurgien, mais au médecin.

Beaucoup de bonnes choses sont ébranlées et toutes tremblantes encore de la brusque secousse qui vient d'avoir lieu. Les hommes d'art en particulier sont fort stupéfaits et courent dans toutes les directions après leurs idées éparpillées. Qu'ils se rassurent. Ce tremblement de terre passé, j'ai la ferme conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question

de liberté que la nôtre ; c'est aussi une révolution. Elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions, comme les loups, ne se mangent pas.

SEPTEMBRE

Notre maladie, depuis six semaines, c'est le ministère et la majorité de la Chambre qui nous l'ont faite ; c'est une révolution rentrée.

15 septembre.

On a tort de croire que l'équilibre européen ne sera pas dérangé par notre révolution. Il le sera. Ce qui nous rend forts, c'est que nous pouvons lâcher son peuple sur tout roi qui nous lâchera son armée. Une révolution combattra pour nous partout où nous le voudrons.

L'Angleterre seule est redoutable pour mille raisons que j'expliquerai ailleurs.

Le ministère anglais nous fait bonne mine parce que nous avons inspiré au peuple anglais un enthousiasme qui pousse le gouvernement. Cependant Wellington sait par où nous prendre ; il nous entamera, l'heure venue, par Alger ou par la Belgique. Or nous devons chercher à nous lier de plus en plus étroitement avec la population anglaise, pour tenir en respect son ministère ; et, pour cela, envoyer en Angleterre un ambassadeur populaire, Benjamin Constant ou La Fayette¹, dont on eût dételé la voiture de Douvres à Londres avec douze cent mille Anglais en cortège. De cette façon, notre ambassadeur eût été le premier personnage d'Angleterre, et qu'on juge le beau contre-coup qu'eût produit à Londres, à Manchester, à Birmingham, une déclaration de guerre à la France² ! Wellington eût été paralysé devant La Fayette. Qu'avons-nous fait ? Nous avons envoyé Talleyrand. Le vice et l'impopularité en personne, avec cocarde tricolore. Comme si la cocarde couvrait le front. Pas un Anglais ne bougera. L'enthousiasme britannique est tué. Faute énorme. Et cela parce que M. Thiers a craché deux ans sur les chenets de M. de Talleyrand !

Coterie et loterie !

Pauco meo Gallo.

* A toutes les cicatrices que nos divers régimes ont laissées à la France, on trouve sur Talleyrand une tache correspondante.

Chose étrange que la figure des gens qui passent dans les rues le lendemain d'une révolution ! A tout moment, vous êtes coudoyé par le vice et l'impopularité en personne avec cocarde tricolore. Beaucoup s'imaginent que la cocarde couvre le front.

Nous assistons en ce moment à une averse de places qui a des effets singuliers. Cela débarbouille les uns. Cela crotte les autres.

On est tout stupéfait des existences qui surgissent toutes faites dans la nuit qui suit une révolution. Il y a du champignon dans l'homme politique.

Charles X croit que la révolution qui l'a renversé est une conspiration creusée, minée, chauffée de longue main. Erreur ! C'est tout simplement une ruade du peuple.

Mon ancienne conviction royaliste et catholique de 1820 s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience. Il en reste pourtant encore quelque chose dans mon esprit, mais ce n'est qu'une religieuse et poétique ruine. Je me détourne quelquefois pour la considérer avec respect, mais je n'y viens plus prier.

L'ordre sous la tyrannie, c'est, dit Alfieri quelque part, *une vie sans âme*.

L'idée de Dieu et l'idée du roi sont deux et doivent être deux. La monarchie à la Louis XIV les confond au détriment de l'ordre temporel, au détriment de l'ordre spirituel. Il résulte de ce monarchisme une sorte de mysticisme politique, de fétichisme royaliste, je ne sais quelle religion de la personne du roi, du corps du roi, qui a un palais pour temple et des gentilshommes de la chambre pour prêtres, avec l'étiquette pour décalogue. De là toutes ces fictions qu'on appelle *droit divin*, *légitimité*, *grâce de Dieu*, et qui sont tout au rebours du véritable droit divin, qui est la justice ; de la véritable légitimité, qui est l'intelligence ; de la véritable grâce de Dieu, qui est la raison. Cette religion des courtisans n'aboutit à autre chose qu'à substituer la chemise d'un homme à la bannière de l'Église.

Nous sommes dans le moment des peurs paniques. Un club, par exemple, effraie, et c'est tout simple ; c'est un mot que la masse traduit par un chiffre : 93. Et, pour les basses classes, 93, c'est la disette ; pour les classes moyennes, c'est le maximum ; pour les hautes classes, c'est la guillotine.

Mais nous sommes en 1830.

La république, comme l'entendent certaines gens, c'est la guerre de ceux qui n'ont ni un sou, ni une idée, ni une vertu, contre quiconque a l'une de ces trois choses.

La république, selon moi¹, c'est la société souveraine de la

société ; se protégeant, garde nationale ; se jugeant, jury ; s'administrant, commune ; se gouvernant, collège électoral.

Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt.

« Ma vie a été pleine d'épines.

— Est-ce pour cela que votre conscience est si déchirée ? »

Il y a toujours deux choses dans une chartre, la solution d'un peuple et d'un siècle, et une feuille de papier. Tout le secret, pour bien gouverner le progrès politique d'une nation, consiste à savoir distinguer ce qui est la solution sociale de ce qui est la feuille de papier. Tous les principes que les révolutions antécédentes ont dégagés forment le fonds, l'essence même de la chartre ; respectez-les. Ainsi, liberté de culte, liberté de pensée, liberté de presse, liberté d'association, liberté de commerce, liberté d'industrie, liberté de chaire, de tribune, de théâtre, de tréteau, égalité devant la loi, libre accessibilité de toutes les capacités à tous les emplois, toutes choses sacrées et qui font choir, comme la torpille, les rois qui osent y toucher. Mais de la feuille de papier, de la forme, de la rédaction, de la lettre, des questions d'âge, de cens, d'éligibilité, d'hérédité, d'immovibilité, de pénalité, inquiétez-vous en peu et réformez à mesure que le temps et la société marchent. La lettre ne doit jamais se pétrifier quand les choses sont progressives. Si la lettre résiste, il faut la briser.

* Dix-huit millions de liste civile, et les châteaux, et les apanages, et le reste ! Le chapeau gris et le parapluie du roi bourgeois coûtent plus cher que la couronne de Charlemagne.

Il faut quelquefois violer les chartres pour leur faire des enfants.

En matière de pouvoir, toutes les fois que le fait n'a pas besoin d'être violent pour être, le fait est droit.

Une guerre générale éclatera quelque jour en Europe, la guerre des royaumes contre les patries.

M. de Talleyrand a dit à Louis-Philippe, avec un gracieux sourire, en lui prêtant serment : « Hé ! hé ! sire, c'est le treizième. »

M. de Talleyrand disait, il y a un an, à une époque où l'on parlait beaucoup trilogie en littérature : « Je veux avoir fait aussi, moi, ma trilogie ; j'ai fait Napoléon, j'ai fait la maison de Bourbon, je finirai par la maison d'Orléans. »

Pourvu que la pièce que M. de Talleyrand nous joue n'ait en effet que trois actes !

Les révolutions sont de magnifiques improvisatrices. Un peu échevelées quelquefois.

Effrayante charrue que celle des révolutions ! Ce sont des têtes humaines qui roulent au tranchant du soc des deux côtés du sillon.

Ne détruisez pas notre architecture gothique. Grâce pour les vitraux tricolores !

Napoléon disait : « Je ne veux pas du coq ; le renard le mange. » Et il prit l'aigle. La France a repris le coq. Or voici tous les renards qui reviennent dans l'ombre à la file, se cachant l'un derrière l'autre ; Pasquier derrière Talleyrand, Villèle derrière Martignac¹.
Eia! vigila, Galle!

* En France, que de gens à longues oreilles : ânes en littérature, lièvres en politique !

* Voltaire continue le xvii^e siècle. Il n'a fait qu'un livre de plus pour la bibliothèque de Ninon.

Il y a des gens qui se croient bien avancés et qui ne sont encore qu'en 1688. Il y a pourtant longtemps déjà que nous avons dépassé 1789.

La nouvelle génération a fait la révolution de 1830, l'ancienne génération prétend la féconder. Folie, impuissance ! Une révolution de vingt-cinq ans, un parlement de soixante, que peut-il résulter de l'accouplement ?

Vieillards, ne vous barricadez pas ainsi dans la législature ; ouvrez la porte bien plutôt et laissez passer la jeunesse. Songez qu'en lui fermant la Chambre vous la laissez sur la place publique.

Vous avez une belle tribune en marbre, avec des bas-reliefs de M. Lemot, et vous n'en voulez que pour vous ; c'est fort bien. Un beau matin, la génération nouvelle renversera un tonneau sur le cul, et cette tribune-là sera en contact immédiat avec le pavé qui a écrasé une monarchie de huit siècles. Songez-y.

Remarquez d'ailleurs que, tout vénérables que vous êtes par votre âge, ce que vous faites depuis août 1830 n'est que précipi-

tation, étourderie et imprudence. Des jeunes gens n'auraient peut-être pas fait la part au feu si large. Il y avait, dans la monarchie de la branche aînée, beaucoup de choses utiles que vous vous êtes trop hâtés de brûler et qui auraient pu servir, ne fût-ce que comme fascines, pour combler le fossé profond qui nous sépare de l'avenir. Nous autres, jeunes ilotes politiques, nous vous avons blâmés plus d'une fois, dans l'ombre oisive où vous nous laissez, de tout démolir trop vite et sans discernement, nous qui rêvons pourtant une reconstruction générale et complète. Mais, pour la démolition comme pour la reconstruction, il fallait une longue et patiente attention, beaucoup de temps, et le respect de tous les intérêts qui s'abritent et poussent si souvent de jeunes et vertes branches sous les vieux édifices sociaux. Au jour de l'écroulement, il faut faire aux intérêts un toit provisoire.

Chose étrange ! vous avez la vieillesse et vous n'avez pas la maturité.

Voici des paroles de Mirabeau qu'il est l'heure de méditer :

« Nous ne sommes pas des sauvages arrivant nus des bords de l'Orénoque pour former une société. Nous sommes une nation vieille, et sans doute trop vieille pour notre époque. Nous avons un gouvernement préexistant, un roi préexistant, des préjugés préexistants : il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la révolution et sauver la soudaineté du passage. »

Dans la constitution actuelle de l'Europe, chaque État a son ulcère, chaque royaume traîne son boulet. La Turquie a la Grèce, la Russie a la Pologne, la Suède a la Norvège, la Prusse a le grand-duché de Posen, l'Autriche a la Lombardie, la Sardaigne a le Piémont, l'Angleterre a l'Irlande, la France a la Corse, la Hollande a la Belgique. Ainsi, à côté de chaque peuple maître, un peuple esclave ; à côté de chaque nation dans l'état naturel, une nation hors de l'état naturel. Édifice mal bâti ; moitié marbre, moitié plâtras.

OCTOBRE

L'esprit de Dieu, comme le soleil, donne toujours à la fois toute sa lumière. L'esprit de l'homme ressemble à cette pâle lune, qui a ses phases, ses absences et ses retours, sa lucidité et ses taches, sa plénitude et sa disparition, qui emprunte toute sa lumière des rayons du soleil, et qui pourtant ose les intercepter quelquefois.

* Dieu fait payer trois fois l'aumône qu'on refuse.

(Proverbe des chouans.)

Avec beaucoup d'idées, beaucoup de vues, beaucoup de probité, les saint-simoniens se trompent. On ne fonde pas une religion avec la seule morale. Il faut le dogme, il faut le culte. Pour asseoir le culte et le dogme, il faut les mystères. Pour faire croire aux mystères, il faut les miracles. Faites donc des miracles. Soyez prophètes, soyez dieux d'abord, si vous pouvez, et puis après prêtres, si vous voulez.

L'église affirme, la raison nie. Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme, il n'y a plus que Dieu qui puisse placer son mot¹. Ce mot, quel est-il ? La raison humaine toute seule ne le devine pas, ne le conçoit pas.

Tout ce qui se fait maintenant dans l'ordre politique n'est qu'un pont de bateaux. Cela sert à passer d'une rive à l'autre. Mais cela n'a pas de racines dans le fleuve d'idées qui coule dessous et qui a emporté dernièrement le vieux pont de pierre des Bourbons.

Les têtes comme celle de Napoléon sont le point d'intersection de toutes les facultés humaines. Il faut bien des siècles pour reproduire le même accident.

Avant une république, ayons, s'il se peut, une chose publique.

J'admire encore La Rochejaquelein, Lescure, Cathelineau, Charette même ; je ne les aime plus. J'admire toujours Mirabeau et Napoléon ; je ne les hais plus.

Le sentiment de respect que m'inspire la Vendée n'est plus chez moi qu'une affaire d'imagination et de vertu. Je ne suis plus vendéen de cœur, mais d'âme seulement.

Copie textuelle d'une lettre anonyme adressée ces jours-ci à M. Dupin :

« Monsieur le sauveur, vous vous f... sur le pied de vexer les mendiants ! Pas tant de bagout ou tu sauteras le pas ! J'en ai tordu de plus malins que toi ! A revoir, et porte-toi bien, en attendant que je te tue. »

* M. de Maistre disait, à propos des religions : *« La science est le grand acide. »*

Mauvais éloge d'un homme que de dire : son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. C'est dire que, pour lui, il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée

sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort ; c'est préférer l'huître à l'aigle. Tout est variable, au contraire, dans l'opinion ; rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. Or cette moralité est affaire de conscience et non d'opinion. L'opinion d'un homme peut donc changer honorablement, pourvu que sa conscience ne change pas. Progressif ou rétrograde, le mouvement est essentiellement vital, humain, social.

Ce qui est honteux, c'est de changer d'opinion pour son intérêt et que ce soit un écu ou un galon qui vous fasse brusquement passer du blanc au tricolore, et *vice versa*.

Nos chambres décrépites procréent à cette heure une infinité de petites lois culs-de-jatte, qui, à peine nées, branlent la tête comme de vieilles femmes et n'ont plus de dents pour mordre les abus.

L'égalité devant la loi, c'est l'égalité devant Dieu, traduite en langue politique. Toute charte doit être une version de l'évangile.

« *Les whigs ?* dit O'Connell ; *des tories sans places.* »

Toute doctrine sociale qui cherche à détruire la famille est mauvaise et, qui plus est, inapplicable. Sauf à se recomposer plus tard, la société est soluble, la famille non. C'est qu'il n'entre dans la composition de la famille que des lois naturelles ; la société, elle, est soluble par tout l'alliage de lois factices, artificielles, transitoires, expédientes, contingentes, accidentelles, qui se mêle à sa constitution. Il peut souvent être utile, être nécessaire, être bon de dissoudre une société quand elle est mauvaise ou trop vieille, ou mal venue. Il n'est jamais utile, ni nécessaire, ni bon, de mettre en poussière la famille. Quand vous décomposez une société, ce que vous trouvez pour dernier résidu, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. La famille est le cristal de la société.

NOVEMBRE

Il y a de grandes choses qui ne sont pas l'œuvre d'un homme, mais d'un peuple. Les pyramides d'Égypte sont anonymes ; les journées de juillet aussi.

Au printemps, il y aura une fonte de Russes.

Très bonne loi électorale (quand le peuple saura lire) :

ARTICLE PREMIER. — Tout Français est électeur.

ARTICLE II. — Tout Français est éligible.

* Le jésuitisme, comme combinaison politique et sociale, comme communauté dans la communauté, comme église dans l'église, comme noyau dans le noyau, car le catholicisme a la seconde puissance.

DÉCEMBRE

9 décembre.

Benjamin Constant, qui est mort hier, était un de ces hommes rares qui fourbissent, polissent et aiguisent les idées générales de leur temps, ces armes des peuples qui brisent toutes celles des armées. Il n'y a que les révolutions qui puissent jeter de ces hommes-là dans la société. Pour faire la pierre ponce, il faut le volcan.

On vient d'annoncer dans la même journée la mort de Goëthe, la mort de Benjamin Constant, la mort de Pie VIII. Ch. Nodier me disait ¹ : « Trois papes de morts. »

NAPOLÉON. — Voyez-vous cette étoile ?

CAULAINCOURT. — Non.

NAPOLÉON. — Eh bien ! moi, je la vois.

Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore.

Citadelle inexpugnable que la France, aujourd'hui ! Pour remparts, au midi, les Pyrénées ; au levant, les Alpes ; au nord, la Belgique avec sa haie de forteresses ; au couchant, l'océan pour fossé. En deçà des Pyrénées, en deçà des Alpes, en deçà du Rhin et des forteresses belges, trois peuples en révolution, Espagne, Italie, Belgique, nous montent la garde ; en deçà de la mer, la république américaine. Et, dans cette France imprenable, pour garnison, trois millions de bayonnettes ; pour veiller aux créneaux des Alpes, des Pyrénées et de la Belgique, quatre cent mille soldats ; pour défendre le terrain, un garde national par pied carré. Enfin, nous tenons le bout de mèche de toutes les révolutions dont l'Europe est minée. Nous n'avons qu'à dire : « Feu ! »

J'ai assisté à une séance du procès des ministres, à l'avant-dernière, à la plus lugubre, à celle où l'on entendait le mieux rugir le peuple dehors. J'écrirai cette journée-là.

Une pensée m'occupait pendant la séance, c'est que le pouvoir occulte qui a poussé Charles X à sa ruine, le mauvais génie de la Restauration, ce gouvernement qui traitait la France en accusée,

en criminelle, et lui faisait sans relâche son procès, avait fini, tant il y a une raison intérieure dans les choses, par ne plus pouvoir avoir pour ministres que des procureurs généraux.

Et, en effet, quels étaient les trois hommes assis près de M. de Polignac comme ses agents les plus immédiats ? M. de Peyronnet, procureur général ; M. de Chantelauze, procureur général ; M. de Guernon-Ranville, procureur général. Qu'est-ce que M. Mangin, qui eût probablement figuré à côté d'eux, si la révolution de juillet avait pu se saisir de lui ? Un procureur général. Plus de ministre de l'Intérieur, plus de ministre de l'Instruction publique, plus de préfet de police ; des procureurs généraux partout. La France n'était plus ni administrée, ni gouvernée au conseil du roi, mais accusée, mais jugée, mais condamnée.

Ce qui est dans les choses sort toujours au dehors par quelque côté.

La licence se crève ses cent yeux avec ses cent bras.

Quelques rochers n'arrêtent pas un fleuve ; à travers les résistances humaines, les événements s'écoulent sans se détourner.

Chacun se dépopularise à son tour. Le peuple finira peut-être par se dépopulariser.

Il y a des hommes malheureux ; Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention. Tous deux, eût dit Falstaff, avaient trouvé un chemin de l'autre monde¹.

Le mouvement se propage du centre à la circonférence ; le travail se fait en dessous ; mais il se fait. Les pères ont vu la révolution de France, les fils verront la révolution d'Europe.

Les droits politiques, les fonctions de juré, d'électeur et de garde national entrent évidemment dans la constitution normale de tout membre de la cité. Tout homme du peuple est, *a priori*, homme de la cité.

Pendant les droits politiques doivent, évidemment aussi, sommeiller dans l'individu jusqu'à ce que l'individu sache clairement ce que c'est que des droits politiques, ce que cela signifie et ce qu'on en fait. Pour exercer, il faut comprendre. En bonne logique, l'intelligence de la chose doit toujours précéder l'action sur la chose.

Il faut donc, on ne saurait trop insister sur ce point, éclairer le peuple pour pouvoir le constituer un jour. Et c'est un devoir sacré

pour les gouvernants de se hâter de répandre la lumière dans ces masses obscures où le droit définitif repose. Tout tuteur honnête presse l'émancipation de son pupille. Multipliez donc les chemins qui mènent à l'intelligence, à la science, à l'aptitude. La Chambre, j'ai presque dit le trône, doit être le dernier échelon d'une échelle dont le premier échelon est une école.

Et puis, instruire le peuple, c'est l'améliorer ; éclairer le peuple, c'est le moraliser ; lettrer le peuple, c'est le civiliser. Toute brutalité se fond au feu doux des bonnes lectures quotidiennes. *Humaniores litterae*. Il faut faire faire au peuple ses humanités.

Ne demandez pas de droits pour le peuple tant que le peuple demandera des têtes.

VICTOR HUGO

JOURNAL 1830-1848

Le titre *Choses vues*, si justement célèbre, n'appartient pas à Victor Hugo ; c'est la trouvaille de P. Meurice, qui édita l'œuvre. Ce que Victor Hugo avait envisagé de publier, c'était un volume intitulé *Pages de ma Vie*, qui sans doute aurait été constitué de textes puisés dans l'amas de feuilles volantes que le poète groupait sous la rubrique *Faits contemporains et Souvenirs personnels* et dans ce *Journal* qu'il avait tenu quotidiennement du 20 juillet 1846 au 23 février 1848. Il y avait là, comme l'indiquait une note de sa main « l'Histoire au jour le jour ».

Déjà, en 1834, Victor Hugo avait livré au public le *Journal des Idées et des Opinions d'un Révolutionnaire de 1830* (1830-1831). De 1830 jusqu'en juillet 1846, le poète ne s'est pas astreint à tenir un journal de sa vie, mais, de temps à autre, il prenait des notes, quelquefois très courtes, parfois aussi d'une grande ampleur, rarement sur lui-même, presque toujours sur les faits et les hommes auxquels se trouvait mêlé son destin.

Henri Guillemin, dont on connaît les nombreux et précieux travaux sur Victor Hugo, a rassemblé tous ces journaux et notes pour les années 1830-1847 et jusqu'aux premières heures de la Révolution de Février. Les derniers documents datés qu'on lira dans ce volume s'ajustent directement à ceux qui ouvrent les *Souvenirs personnels* (1848-1851) publiés en 1952 aux Éditions de la N. R. F.

Pour donner une idée de l'importance et de l'intérêt de la présente publication, on se bornera à noter que les *Choses vues* contiennent environ deux cents textes ou fragments de la période qui est ici envisagée. Le présent *Journal* (sans compter les quelque quatre-vingts textes du *Journal d'un Révolutionnaire de 1830*) en rassemble six cent trente.

850 fr. B. C. + T. L.